Document generated on 08/06/2025 2:11 a.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Laurent Laplante
Pour une saine subjectivité

Andrée Fortin

Number 34, December 1988, January–February 1989

URI: https://id.erudit.org/iderudit/20106ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Fortin, A. (1988). Laurent Laplante : pour une saine subjectivité. *Nuit blanche*, (34), 28–30.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

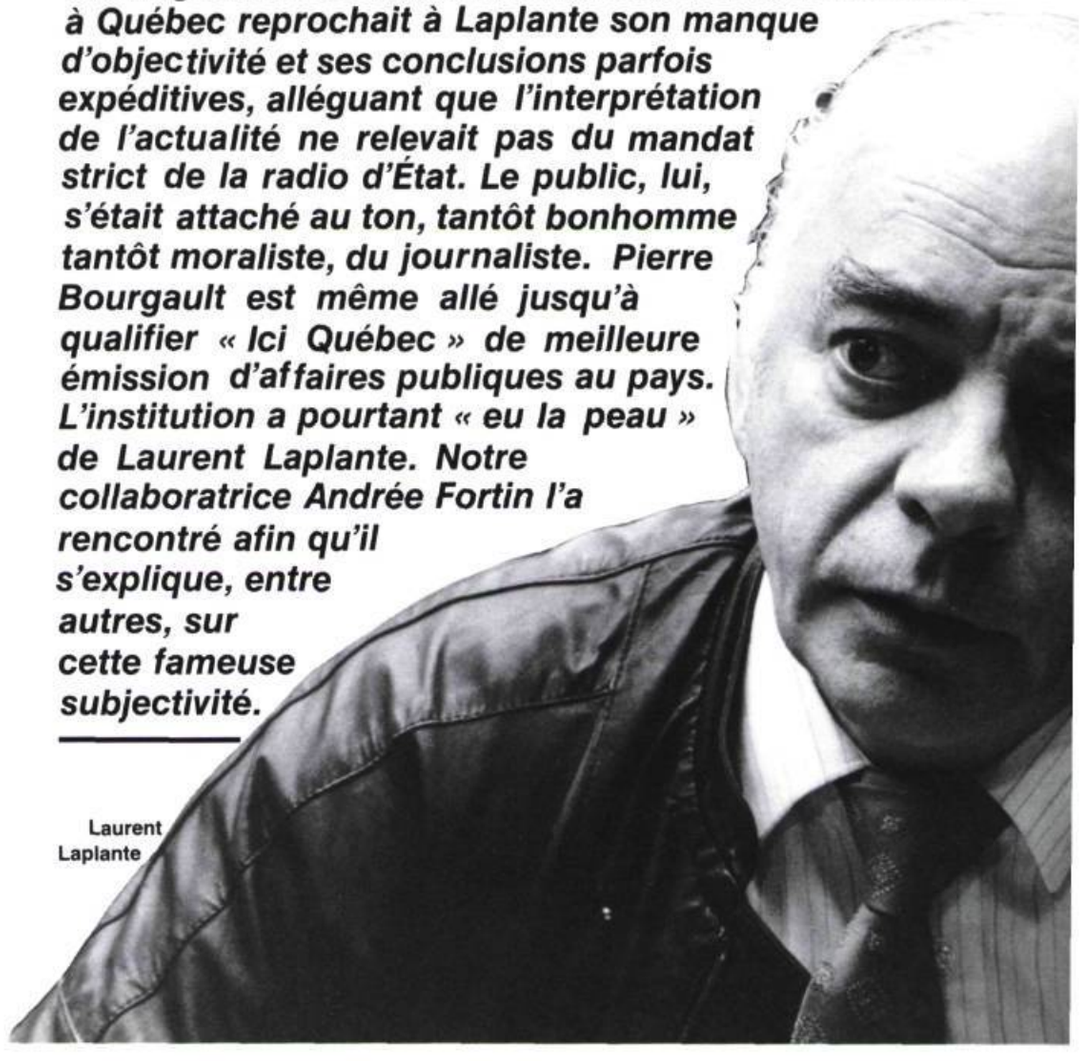
Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Laurent Laplante

Pour une saine subjectivité

Après quatre ans d'antenne, les ondes de la région de Québec sont maintenant privées de la voix de Laurent Laplante. En effet, à la fin de la saison d'été 1988, l'auteur de *24 octobre* ***démissionnait de son poste de commentateur à l'émission d'après-midi « Ici Québec ». On a largement fait écho de son geste dans les médias. D'aucuns — les mieux informés — y ont vu un cas flagrant de censure. En fait, la direction de la radio à Québec reprochait à Laplante son manque d'objectivité et ses conclusions parfois expéditives, alléguant que l'interprétation de l'actualité ne relevait pas du mandat strict de la radio d'État. Le public, lui, s'était attaché au ton, tantôt bonhomme tantôt moraliste, du journaliste. Pierre Bourgault est même allé jusqu'à qualifier « Ici Québec » de meilleure émission d'affaires publiques au pays. L'institution a pourtant « eu la peau » de Laurent Laplante. Notre collaboratrice Andrée Fortin l'a rencontré afin qu'il s'explique, entre autres, sur cette fameuse subjectivité.***



Laurent Laplante

Une sociologue qui réalise une interview avec un journaliste, c'est un peu le monde à l'envers ? ! « J'ai fouillé beaucoup la philosophie au temps de ma folle jeunesse. Ma thèse de philo portait sur Camus et l'absurde. Cela refait surface. Je suis un mauvais journaliste du côté de l'information, parce que j'ai presque toujours agi comme analyste; même très jeune, je me suis retrouvé dans des postes d'analyste ou de rédacteur en chef, où vous êtes porté à faire *zoom out*, à prendre beaucoup de recul par rapport aux événements; les événements deviennent quasiment des prétextes. La livraison de ***La Presse*** du 24 octobre n'est qu'un prétexte pour étaler mes « bibittes ».

Questions sans réponses

Il y a beaucoup d'inquiétudes éthiques dans ce livre, et très peu de réponses... Je fais surtout de la radio; la radio me permet presque de penser tout haut; il y en a qui sont inconfortables parce qu'ils ont l'impression que je conclus et qu'un employé de Radio-Canada ne devrait pas conclure. Je ne dis pas qu'il ne m'arrive pas de verser dans le ton moralisateur, mais le but de l'exercice, en longue portée, c'est de soulever des questions, de manifester une préoccupation, de faire sentir aux gens qu'ils y a des dimensions éthiques. Cela me suffit. Que chacun réponde ensuite selon sa conscience, fort bien, la collectivité essaiera de rétablir ses droits, à travers les honnêtetés morales de chacun. Cela me paraît une mauvaise lecture de la réflexion éthique que de toujours l'accuser de conclure. Il y a peu de conclusions. Au nom de quoi dit-on « Nous avons raison » ? La légitimité ne me paraît pas plus grande d'un côté que de l'autre. Ça rend modeste, accueillant et compréhensif; ça rend le monde vivable

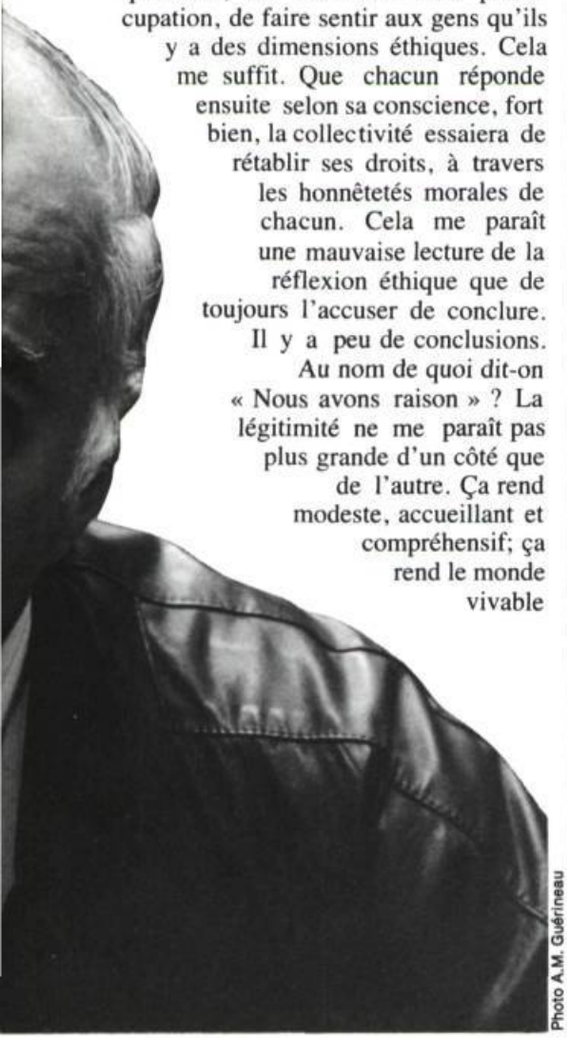


Photo A.M. Guérineau

dans les différences.

De la différence au ghetto

Toute la société devient comme une série de ghettos parallèles. Il y a très peu de compénétration, et pourtant tout le monde éprouve le besoin de généralistes ! Ryan déclare qu'il faudrait que les cégeps améliorent la formation fondamentale, et même au niveau universitaire, on finit par se dire que les ingénieurs devraient avoir un minimum de sciences politiques parce qu'ils ont l'air fou quand ils débarquent au Mali ou au Tchad et qu'ils ne savent pas qui prend les décisions; ils ne savent pas comment le pouvoir politique fonctionne ailleurs que dans leur municipalité ! On réclame un décloisonnement, non seulement financier, mais social.

Irréversibilité ?

Il n'y a pas grand chose d'irréversible, et c'est souvent lié à des technologies. C'est la technologie qui nous amène à refaire l'agora ou à créer des ghettos parallèles. Souvenez-vous des premières années de la télé, lorsque McLuhan parlait de village global. On sortait d'une période où il y avait un certain cloisonnement... on a pensé recréer la place de l'église par l'électronique ! Toute le monde a vu Pierre Nadeau expliquant le Sahel au « 60 »... La technologie a évolué et a entraîné une fragmentation des auditoires. Ceux-ci sont tellement atomisés que la publicité quitte la télé et s'investit dans les relations publiques; cela coûte trop cher d'acheter un commercial sur douze chaînes à la fois.

Inventer des lieux de rencontre

Il va falloir d'autres mécanismes plus polyvalents capables de recréer, je ne dirais pas une unanimité, mais des lieux de rencontre. On doit constater que des courants généraux passent encore. Regardez la manifestation des motocyclistes de mai 1988. Y a-t-il quelque chose de plus individualiste qu'un motocycliste ? Par quels moyens ont-ils réussi à se retrouver 8 000, 10 000 ou 15 000 devant le Parlement ? Ils étaient tous là, ils avaient tous reçu le même message, sans s'être parlé les uns aux autres. Et tout le monde a convergé, tel jour, telle heure. Quelque chose a passé à travers les ghettos... Il me semble qu'il existe sûrement d'autres modes de communication, des lieux de rencontre, d'échange, de convergence, non localisés, mais réels.

Je ne peux que donner des exemples de ces nouveaux lieux et modes de communication et non les définir. On doit procéder à rebours, partir de la réunion de 12 000 individualistes à qui personne n'a envoyé le même message, mais qui l'ont tous reçu ! C'est de là que j'ai le goût de partir.

Nécessité du débat

Le débat peut se faire n'importe où, mais il doit se faire. Par exemple, le Conseil du statut de la femme a créé un lieu de débat sur les nouvelles techniques de reproduction (NTR); même le Barreau a fini par créer un comité sur les NTR; quelques jeunes avocates ont soulevé là des questions que j'entendais pour la première fois. Elles ont demandé aux médecins comment ils choisissaient les femmes qui ont droit à tel ou tel truc; quels sont les critères ? Est-ce l'argent ? Il n'y a pas eu de réponse...

Un autre exemple : les dons d'organes, ça a l'air beau; on mobilise tout le monde pour signer sur son permis de conduire « je donne... ». On a juste négligé une chose : on n'a pas regardé ce que cela coûte. Il y a une médecine héroïque qui ne dit pas que « cœur-poumon », ça coûte 300 000 $! Et pendant ce temps-là vous n'avez pas de sous pour vos urgences. On se retrouve encore une fois avec une société qui se mobilise, qui fait des maisons d'accueil MacDo, ou qui généralise le don d'organe, mais on n'a pas posé les questions de fond. Est-ce que c'est la démocratie qui est mobilisée pour donner ses pièces corporelles à une médecine qui fait un fric fou de ce côté-là, qui est de plus en plus urbaine et centralisée, alors qu'il n'y a plus de services pour la base, pour une société qui vieillit. Vous ne ferez pas de dons d'organes aux vieillards de 72 ans... Vous allez peut-être leur mettre une pompe, mais vous ne gaspillerez pas vos organes et votre argent... mais où est-ce qu'on fait le débat ?

L'Université n'assume pas sa responsabilité; elle peut et doit être un lieu de réflexion éthique, mais elle évacue — structurellement — cette réflexion. À l'université Laval par exemple, le journalisme, les relations publiques et la publicité font partie du même programme. Il y a une éthique pour les relationnistes qui n'est pas la même que pour les journalistes. Comment voulez-vous faire un cours commun sur l'éthique professionnelle pour tous les étudiants en communications ? Le débat éthique, il y a une foule d'endroits où on pourrait le faire, mais partout on l'évacue. Le Parlement devient de plus en plus une façade... ▸

L'objectivité

Notre profession est encore engluée dans des concepts comme l'objectivité; à l'université on enseigne encore cela aux jeunes journalistes. C'est complètement dépassé, et nuisible ! Je suis subjectif et je le suis partout ! C'est parce que le sport a été cela pour moi quand j'étais jeune, qu'aujourd'hui je le regarde de telle façon. Je suis bien obligé d'admettre cela. Le public a le droit de savoir à quel point je suis subjectif, et sur quoi repose ma subjectivité; après, il sera capable de faire le tri dans mes opinions. Sinon je les impose, je les maquille. Il est nécessaire de dire : voici le tube à travers lequel l'information passe, alors méfiez-vous. Si on lâchait le concept futile d'objectivité, il faudrait se demander comment fait-on, malgré la subjectivité, pour donner quelque chose de valable. Je pense que notre rôle en serait accru.

La solidarité et la responsabilité

J'aime mieux voir les choses en termes de solidarité que de responsabilité. Je ressens, peut-être à tort, que c'est un vocable très vertical. Une responsabilité me descend de Dieu, ou d'un ordre des choses, de je ne sais pas trop quoi. Alors que la solidarité, je la perçois davantage comme une notion égalitaire, plus démocratique, plus horizontale. Je me sens solidaire, plus que responsable des gens. Ça me donne une responsabilité face à mes semblables et mes égaux... Une des plus belles phrases qu'on m'ait dites c'est : « On vous accuse d'essayer de devenir le maître à penser des gens, pour moi, vous êtes le maître à faire penser ». Je me disais, c'est un compliment immérité, mais c'est ça que j'essaierais d'être. Cela me paraissait décrire non pas le résultat, mais ce qui pour moi est l'essentiel. La révolution d'un seul homme, c'est la seule qui soit en route. Il n'y a pas de révolution de 3 000 personnes en même temps. Chacun fait sa révolution, entraînant du monde avec lui.

Le débat, c'est fécond, à condition qu'il se fasse dans le respect et le droit à la différence. Sinon, ça ne vaut pas le coup. Je pense qu'ici au Québec, on fait des progrès énormes; on a assisté à des débats entre des groupes confessionnels et d'autres non confessionnels, qui pouvaient dire « Je ne crois pas du tout à ce que vous croyez, mais ne monopolisez pas la notion de spirituel; je peux bien avoir des préoccupations d'ordre spirituel sans que ce soit religieux. » Les gens sont capables de se dire ça autour d'une table sans s'étrangler. C'est nouveau. »

Une sociologue et un journaliste qui discutent de philosophie et d'éthique dans un magazine littéraire... Le débat s'amorce, les ghettos s'entrouvrent... ■

propos recueillis par
Andrée Fortin

Éditorialiste au journal ***Le Soleil*** et ex-chroniqueur d'affaires publiques à Radio-Canada, Laurent Laplante a notamment publié ***Le suicide*** (IQRC, 1985) et ***Le 24 octobre*** (éd. du Beffroi, 1988).

Gründ

Où est Charlie ?

Charlie remonte le temps

CHARLIE est perdu au milieu de la foule : où qu'il soit il faut le retrouver. Pourquoi ? Simplement parce qu'il est là. Et parce que c'est le jeu.

Des b.d. sans bulles, des histoires sans texte... mais les livres les plus drôles !

32 pages
5 à 95 ans
16,50 $ chacun

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES ET BOUTIQUES DE JOUETS

DIFFUSION Prologue inc.

POUR VOUS INFORMER OU POUR COMMANDER
MTL: (514) 332-5860
EXT.: 1-800-363-2864